

PROTESTANTISME (S)

Les Sacrements

Le protestantisme en compte deux, ceux qui ont été institués dans les Nouveau Testament. Pour le baptême, on peut, de préférence, s'appuyer sur Romains 6, 3-5. Le texte de la finale de Matthieu (Mt 8, 16-20), est caractéristique des versets politiques - de politique ecclésiale - de cet Évangile, relevant plus de la discipline de l'Église que de la Bonne Nouvelle.

Le baptême existait antérieurement aux Évangiles comme rite de pardon des péchés ou en place de la circoncision pour les prosélytes juifs du premier siècle. Pour les protestants, il n'enlève pas le péché originel et n'inscrit pas, pour le temps et l'éternité, dans l'Église, il est mort et résurrection avec Jésus, entrée dans la Nouvelle Alliance (Rm 6). Le baptême qui exige le baptême d'adultes, par immersion, répond à une exigence fondamentaliste qui peut devenir sectaire.

Le protestantisme pratique le baptême des petits enfants. Depuis le milieu du 20ème siècle il propose aussi aux parents une "présentation". Le petit enfant est présenté au Seigneur et à l'assemblée de l'Église, ses parents prennent l'engagement de tout faire pour qu'il puisse connaître l'Évangile et demander de lui-même le baptême à l'âge adulte.

La cène : Nous possédons trois textes d'institution : Marc, Matthieu, Luc et Paul (1 Co 11, 23-26) très semblables.

Au 13ème siècle, l'Église a imposé une conception unique : la transsubstantiation (voir ci-dessous). Les Réformateurs ont eu des conceptions différentes.

Luther a eu recours à un compromis avec la transsubstantiation. Il a proposé une "consubstantiation". De même que Jésus est pleinement Dieu et pleinement homme, les espèces de la cène sont à la fois substance divine et substance humaine .

La notion de substance est un héritage de la philosophie gréco-romaine développé, en particulier, par les intellectuels de l'Université de Paris au 12ème siècle. La nature des choses s'explique par un substrat consistant et identitaire, une "sub-stance". Mieux encore : une "forme substantielle", autrement dit : une dynamique naturelle spécifique, fondement non expérimental, des êtres et les choses. Ainsi, par exemple, on expliquait le feu par une " vertu flogistique". La notion de substance est complétée par celle de "nature" qui englobe l'ensemble de chaque être.

Selon le dogme, le Fils est consubstantiel au Père, il possède deux natures : l'une divine, l'autre humaine.

Dans cette optique, l'eucharistie va se comprendre comme une "transsubstantiation", le rite accompli par le prêtre a pour effet de transformer en une substance divine christique la substance du pain et du vin dont il ne subsiste que l'apparence (la forme vide en quelque sorte). La consubstantiation luthérienne fait appel à l'idée de deux substances (terrestre et divine) unies dans les espèces du pain et du vin (comme dans l'Incarnation).

Zwingli (1484-1531), comprend le "est" de la parole "Ceci est mon corps", au sens de "signifie (au sens fort de ce terme). Le pain et le vin sont des emblèmes, des enseignes. Il n'emploie pas le mot d'allégorie (*allègoria*) mais de substitut (*allèosis*). Nous dirions aujourd'hui qu'il est libéral.

Calvin (1509-1564) rapproche la cène de la Parole, c'est une Parole visible. Les paroles de la cène fonctionnent avec le témoignage intérieur du Saint Esprit. Il s'agit d'une Présence réelle spirituelle. Le terme de "spirituel" s'entend au sens fort de "charismatique". Nous pourrions parler actuellement d'une présence du Ressuscité opérée pour chacun par le Saint Esprit. Aujourd'hui, en effet, Jésus est ressuscité, les conceptions littéralistes de la cène qui nous fixent sur un Jésus terrestre sont à côté de la plaque. Au surplus, Jésus parlait araméen, or, dans les langues sémitiques, on ne prononce pas les verbes auxiliaires, de ce fait, Jésus n'a pas prononcé le "est" des paroles de la cène. Toute interprétation ontologique est inappropriée.

Le baptême et la cène administrés avec leurs paroles d'institution ont le statut de Parole du Seigneur, avec le témoignage intérieur (secret) du Saint Esprit.

Luther et Zwingli ont débattu de la cène dans les années 1524-1528 sans pouvoir se mettre d'accord et se sont séparés sans prononcer d'anathèmes réciproques. Entre eux et Calvin il n'y a pas non plus eu d'anathèmes. La Réformation n'est pas l'œuvre de Luther seul, Philipp Mélanchthon, Ulrich Zwingli, Jean Calvin, Théodore de Bèze, Martin Bucer, John Knox, ont eu des opinions différentes sur diverses questions théologiques ou ecclésiastiques. C'est l'origine du pluralisme protestant, mais le pluralisme n'est pas la multiplicité, admettre la multiplicité, c'est le n'importe quoi.

Sur ce sujet apparaissent les personnes qu'ont été les réformateurs : Luther (1483-1546) est à l'origine un moine, un esprit religieux héritier de l'antisémitisme médiéval qui repousse le cléricalisme, la théologie mêlée de philosophie (aristotélicienne) et reconnaît une autorité suprême dans la seule Écriture biblique, pour lui nous n'avons pas de libre arbitre. Calvin (1509-1564) est un humaniste, un juriste et un laïc (autodidacte en théologie, à l'école d'Augustin, le maître de la grâce) qui reconnaît *a posteriori* l'action du Saint Esprit seule décisive dans son existence, ce qui le conduit à affirmer fortement la grâce dans la double prédestination au salut ou à la perdition contre les humanistes semi-pélagiens romains. Mélanchthon (1497-1560) est un universitaire qui, dans un premier temps, renie l'humanisme et, dans un second temps, cherche à rendre sa place à la culture à côté de l'Écriture. Zwingli (1484-1531) est un religieux et un humaniste (il place les grands esprits gréco-latins parmi les prédestinés), c'est aussi un patriote (il trouvera la mort dans un combat entre cantons suisses catholiques et cantons protestants où il se trouvait comme aumônier des troupes protestantes). Bucer (1491-1561, Strasbourg-Cambridge) veut tenir compte de la culture sans l'embrasser en même temps qu'il tient compte de l'Écriture : que l'humanisme ait sa place, mais y reste.

Du moment que le baptême et la cène ont le statut de la Parole (qu'ils sont contresignés par le témoignage intérieur, secret, c'est à dire sans affect, du Saint Esprit), ils font partie du moment mystique protestant.

Les actes ministériels

Je nommerai ainsi divers actes non sacramentels que les ministres protestants accomplissent.

Les Églises réformées n'ont pas d'ordination, mais un acte de reconnaissance des ministères (pasteur, prédicateur, conseillers presbytéraux, etc.). Les Églises luthériennes ont maintenu l'ordination des ministres qui ne doit cependant pas en faire des clercs.

Les mariages, confirmations, enterrements sont des actes d'Église marqués d'abord par la Parole adaptée à chaque cas (autant d'occasions pour entendre une Parole personnalisée et circonstanciée) et accompagnée par l'imposition des mains ou une bénédiction.

Le Sacerdoce universel

Le Sacerdoce universel : Si Jésus seul est prêtre (médiateur entre le Seigneur et nous) tous peuvent être considérés comme prêtres ou tous considérés comme laïcs. Ceci dit, non-obstant les tendances haute Église de l'Église d'Angleterre, des Églises de Cour en Europe du Nord, du mouvement clérical luthérien dont il sera question plus bas. Le sacerdoce universel implique que nous sommes tous chargés de la Parole, et responsables de celle-ci dans l'Église et dans la société.

Le sacerdoce universel prend la place du sacerdoce clérical ordonné, intermédiaire entre le fidèle et le monde du divin, lui-même porteur de divin. Il repose sur les charismes, les dons du Saint Esprit pour la prédication et les divers autres aspects du ministère chrétien sous la responsabilité et l'autorité des conseils (presbytéraux, régionaux, nationaux) dont nous parlerons plus bas. Les épîtres du Nouveau Testament montrent qu'il existait un ou des évêques dans les premières communautés chrétiennes. Par la suite, la dignité hiérarchique de l'évêque va évoluer de plus en plus vers le pouvoir en fonction du développement monarchique de l'Église.

Le titre de pasteur, comme celui de prêtre ou d'ingénieur, n'est pas protégé . Nous n'avons aucun pouvoir (sinon celui de la Parole exhortative, parénétique) contre les pasteurs auto-proclamés qui se créent leur propre Église.

Les paroissiens qui prêchent, qui célèbrent des baptêmes ou la cène, sont reconnus (reconnaissance liturgique de ministère) et invités à suivre des formations.

Le sacerdoce universel (qui remet à tout chrétien le pouvoir ecclésiastique et religieux sous la responsabilité d'une hiérarchie d'assemblées élues) aura pour effet historique (déjà, en Angleterre, dès Henri 8 -voir son conseiller Thomas Cromwell-) que **le protestantisme va être ressenti comme facteur de promotion sociale** (ascenseur social, à côté de l'Université, le négoce, la guerre). D'où la révolte des paysans en Allemagne (1524-1526), le fort soutien social de la république de Genève au temps de Calvin, de la royauté anglaise et, en général, des pays où la Réformation a pu s'implanter (Jean-Jacques Rousseau, puis Immanuel Kant, sont impensables en pays catholique ; on peut sans doute même en dire autant de Baruch Spinoza), voir la démocratie américaine découverte par Alexis de Tocqueville (années 1830).

Le sacerdoce universel est renforcé dans le calvinisme qui met en avant l'élection. De l'élection découle la sanctification puis la justification et la vocation qui aboutit à la profession (alors que, chez Luther, c'est la justification qui est première, entraînant la sanctification, la vocation et la profession). La compréhension de l'élection que Calvin développe aboutit chez lui à la **double prédestination** (au salut ou à la perdition), mais Calvin lui-même donne cette recommandation dès les premiers paragraphes de son *Institution chrétienne* : Dans la vie courante, considérez chacun comme prédestiné au salut. Les Églises réformées (Angleterre, Pays-Bas) mettant en avant une conception radicale de l'élection, ont pu dégénérer en racisme au contact des civilisations premières (Indiens d'Amérique, Bantous et Zoulous d'Afrique du Sud).

Le régime presbytérien-synodal

Le régime presbytérien-synodal repose sur le rôle des "anciens" dans l'ancien Israël qui se trouve avoir été réactualisé dans les Églises pauliniennes, ainsi que sur la notion de l'Assemblée d'Israël (*QaHaL*) au Désert. La conférence tenue à Jérusalem entre Pierre, Jacques et Paul, rapportée en Actes 15, préfigure la conciliarité ou le recours aux synodes.

L'Église locale est conduite par un conseil élu que suit une hiérarchie de conseils élus à l'échelon de la région, puis de la nation. Les fidèles des paroisses sont consultés, à la base, sur les questions de foi, d'éthique, de discipline en débat (je pourrais rappeler ici l'ouverture du ministère pastoral aux femmes). Leurs avis remontent ensuite au synode régional qui vote une première fois sur un projet qui est transmis au(x) rapporteur(s) du synode national (pratiquement, des professeurs de théologie, c'est à dire des experts) qui tire(nt) des conclusions votées dans les synodes régionaux une synthèse dont le texte est débattu puis voté au synode national. Après cela, les paroisses et paroissiens sont tenus de s'aligner. Étant entendu qu'il s'agit ici moins d'un "être" supposé de l'Église, que du bien-être de celle-ci.

Les synodes n'admettent pas de consignes de vote ni de mandats impératifs, chacun-e vote en son âme et conscience.

Dans nos synodes, il y a autant de pasteurs que de laïcs. Cette parité amène à ce que l'on peut ressentir comme une surreprésentation des pasteurs. Transposons : s'il s'agit de la maintenance et de la gestion d'un réseau de machines comme des ordinateurs, le fait qu'il y ait un technicien pour un usager n'est pas surprenant. Nous n'avons pas d'autres expressions que "pasteurs" et laïcs". Ce dernier terme est inapproprié puisque, en vertu du sacerdoce universel, il n'y a plus de clergé. Mais nous n'en avons pas trouvé d'autre jusqu'ici.

Ces dispositions constituent une gouvernance de l'Église qui ne doit pas exclure la liberté ni éteindre l'Esprit. Elles se refusent à toute coercition, ce qui peut conduire à des pasteurs et des Églises auto-proclamés.

Le régime presbytérien-synodal va passer des calvinistes aux anglicans et aux luthériens (dont les évêques sont élus par les synodes nationaux). Les royautés constitutionnelles européennes s'accordent avec des Églises qui ont le régime presbytérien-synodal.

L'Église est une affaire terrestre, nous ne connaissons pas les notions d'Église militante sur terre puis triomphante au ciel. Aux cieux, c'est le royaume des cieux dont l'attrait s'exerce sur nous tous.

D'autre part, il ne faudrait pas que le régime presbytérien-synodal fasse tomber l'Église sur le plan d'une confédération de syndicats. Le régime presbytérien-synodal est toujours animé par un "sens de l'Église". Par une référence à **l'Église invisible (ou implicite)**, modèle achevé de l'Église libre de toute compromission, mais en phase avec les réussites de l'histoire, que nous possédons en arrière-plan. Le sens de l'Église, sens d'une responsabilité vis-à-vis de l'Église, pousse à la concorde, au rassemblement, de la fédération, de l'union, il anime l'œcuménisme.

Depuis la fin de la dernière guerre mondiale, et sous l'influence des Églises de cour anglaise, néerlandaise et nordiques, **un courant traditionaliste** (avec évêques, ordinations, ritualisme) s'est développé dans les Églises luthériennes et même dans les Églises réformées

(Communauté de Taizé, diverses communautés féminines). Il n'a pas conduit pour autant à l'abandon du régime presbytérien-synodal ni du ministère pastoral masculin et féminin.

Pour moi, on peut comprendre la genèse de **la démocratie occidentale** à travers les Églises de la Réformation, en particulier calvinistes, qui ont créé une véritable civilisation autour du régime presbytérien-synodal. Je rappelle que Jean-Jacques Rousseau qui se disait "Citoyen de la République de Genève", a connu le régime démocratique qui s'était développé au temps de Calvin. Rappelons-nous que le *Pères pèlerins* de la *May Flower* abordant en Amérique (1620), n'avaient pas d'autre modèle civil que leur organisation presbytérienne-synodale. Notre laïcité refuse, contre toute évidence historique, cette généalogie.

Le régime presbytérien synodal est une démocratie parlementaire constitutionnaliste (les Écritures jouant le rôle d'une Constitution). Le pouvoir exécutif revient pratiquement aux professeurs des facultés de théologie. Si ce pouvoir devenait prédominant nous deviendrions une "démocratie exécutive" (Nicolas Roussellier, *La Force de gouverner*, Paris, Gallimard, 2016, p. 616).^N

L'éthique dans le monde

L'éthique dans le monde calviniste : on ne va pas à Dieu en fuyant le monde, hors du monde, on va au Seigneur dans le monde et avec le monde (famille, profession, action civique, responsabilités politiques). Henri Dunan rapporte que c'est la méditation de la parabole du Samaritain de Luc 10 qui a été l'élément déterminant dans la mise sur pied de ce qui est devenu la Croix Rouge internationale. Dans une entrevue donnée à Laurent Delahousse, Michel Rocard dit que son choix du socialisme est venu de la parole des Évangiles "Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu" (Marc 10, 25 et parallèles). Il nous a laissé la CSG qui a sauvé plusieurs fois notre Sécurité sociale et le RMI devenu RSA. Le monde, en dépit de son opposition à l'Évangile, reste la Création "bonne". de Genèse 1 ("Et Dieu vit que cela était bon"). La vocation chrétienne s'accomplit dans le monde, avec le monde. L'éthique dans le monde remplace non seulement la vie dans une retraite, loin du monde, mais aussi les conceptions d'histoire sainte continuée et d'incarnation ininterrompue, elle vise un salut en solidarité avec la nature, la société et l'histoire (voir les Deux Règles).

Thérèse de Lisieux (1873-1897), qui sera canonisée en 1925 et déclarée Docteur de l'Église sous le pontificat de Jean-Paul 2, en 1997, a retrouvé l'éthique dans le monde calviniste sans le savoir (voir son *Histoire d'une âme*, de 1897).

Calvin, les protestants et le capitalisme : Le monde médiéval christianisé refusait le prêt à intérêt alors que les Juifs le pratiquaient (ainsi que quelques gros banquiers, comme les Fugger, en Autriche). Calvin est passé outre à cet interdit. Pour lui, "Or et argent sont de bonnes créatures", ils font partie des éléments de ce monde créé "bon" par Dieu, c'est de la volonté du Créateur que nous fassions fructifier l'or et l'argent comme nous faisons fructifier la nature. Mais Calvin pensait à une juste redistribution des richesses ainsi produites et n'avait pas compté avec la cupidité humaine qui nous fait toucher au dynamisme du péché.

L'existence d'une banque protestante, de banquiers protestants, a souvent été rattachée, de façon souvent superficielle, à Calvin. Si, en France, au temps des persécutions, de

nombreux protestants se sont adonnés à la banque, c'est qu'elle était l'une des rares professions qui leur restaient ouvertes. On observe la même évolution dans le judaïsme européen.

La doctrine des Deux Règnes

Les deux Règnes (voir l'éthique dans le monde) : le royaume de Dieu, annoncé par la figure apocalyptique du Fils de l'Homme dans les Évangiles, est notre constante actualité, mais l'Église n'est pas le royaume de Dieu, celui-ci est toujours "déjà-là et pas encore", comme disait Oscar Cullmann (1902-1999, *Le Salut dans l'histoire*, 1966).

La doctrine des deux Règnes distingue la façon dont le Seigneur agit dans l'Église et la façon dont il agit dans le monde.

Dieu agit dans l'Église par la Parole (et par ricochet dans le monde : voir Henri Dunant, Michel Rocard), il agit dans le monde en inspirant aux dirigeants des lois justes (différence entre pneumatologique et charismatique) en vue du bien être des populations, de la concorde et de la paix, de la justice, de l'épanouissement de l'intelligence et des arts. C'est la conception que Paul développe dans Romains 13, 1-7, texte qui reflète la "paix romaine" qui régnait à l'époque. Les Réformateurs, pensant à des chefs de peuples s'inspirant de l'Évangile, ont adopté cette perspective, mais l'histoire nous a fait déchanter. Des dirigeants entièrement détachés, voir ennemis, de l'Évangile, abusant du pouvoir, ont imposé leur loi en foulant aux pieds les indications de l'Épître aux Romains, avec des discours démagogiques qui ont séduit les gens, au point que la fidélité à l'Évangile a imposé de désobéir aux lois (désobéissance civile). Un texte très débattu en France, suite à Mai 68, *Église et pouvoir* (Georges Casalis) aborde ces questions.

Le protestantisme réformé a créé une civilisation. Un économiste contemporain, Nicolas Bouzou, écrit ce qui suit (les indications entre crochets sont de moi) :

“ Depuis Max Weber [sociologue allemand, 1864-1920 auteur de *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, 1901, *Sociologie de la religion*, 1920, *Économie et Société*, 1922] il est communément admis que le fait religieux tiendrait une place toujours importante dans la différence de valeur entre l'Europe et les États-Unis. La transition religion-économie s'effectue pour Max Weber de deux façons. D'une part, la réussite économique en signe d'élection divine. Pour les protestants, l'homme est prédestiné : c'est Dieu qui décide du salut, sans tenir compte des actions des individus sur terre, bonnes ou mauvaises. Réussir dans son entreprise à force de travail, d'ascétisme [Calvin] et de concentration est de bon augure. Au fond, ce que les individus peuvent faire de mieux sur terre, c'est exercer leur vocation (*berufung*) et leur métier (*beruf*) [Luther], conférés par Dieu. D'autre part, en critiquant les traditions non essentielles à la pratique religieuse comme les rites ou la conception d'objets d'art destinés à Dieu [christianisme traditionnel], le protestantisme libère du temps et amène à se concentrer [Luther, Calvin] en préférant les moyens rationnels aux rites [Luther et Calvin]. Ainsi, selon Weber, la Réforme est propice à l'organisation méthodique du travail et à la rigueur de la gestion. Avec le recul, les thèses de Weber sont incroyablement stimulantes et expliquent bien, en effet, la réussite des industriels protestants du XIX^{ème} siècle. Néanmoins, les différences religieuses expliquent mal les différences de valeurs culturelles dominantes aux États-Unis et en Europe, à l'exception, peut-être, de la valorisation de l'argent. En outre, la croissance économique n'est pas née dans les pays à majorité protestante, mais dans les cités-État très catholiques d'Italie du Nord. Max Weber souligne ce point et insiste sur la modestie de son analyse qui se limite à constater que les familles les plus industrieuses au XIX^{ème} siècle en Allemagne sont

d'obédience protestante ou juive. Ceux qui n'ont pas lu - ou mal lu - Max Weber veulent lui faire dire beaucoup plus que ce que lui-même a défendu. Par ailleurs, les valeurs culturelles américaines sont [aujourd'hui, pas au départ] partagées bien au-delà des protestants. L'Amérique est une mosaïque confessionnelle et, fort heureusement, pour l'équilibre de la société, les croyances fondamentales qui participent des liens sociaux sont intégrés par une majorité de musulmans, de juifs, de catholiques ... Il ne s'agit pas de prétendre que le protestantisme n'a joué aucun rôle dans la dynamique économique américaine. [...] Le protestantisme à lui seul n'explique pas la culture américaine. Mais, conjugué aux autres valeurs culturelles des Américains et projeté dans le contexte américain (celui de la construction par des pionniers d'un pays où rien n'existe), sans doute a-t-il accentué les valeurs de l'individualisme libéral et de l'entrepreneuriat pragmatique. ” Nicolas Bouzou, *Pourquoi la lucidité habite-t-elle à l'étranger ?*, Paris, J-C. Lattès, 2015, p. 233-236.

Autres aspects de l'Église

L'Église une dans la pluralité, apostolique, universelle : Nous avons déjà évoqué la pluralité (à propos de la cène). En ce qui concerne l'apostolicité : le contact suivi avec l'unique autorité des Écritures bibliques, comprises par l'unique Évangile de Jésus qui dirigent notre vie, constituent un contact apostolique plus certain que celui qui consiste en un rite perpétué par l'Église (qui se situe ainsi au-dessus des Écritures). Pour l'universalité, nous la vivons dans et par l'évangélisation adressée à tout être humain, par le rayonnement (non par la totalisation) à travers de nombreuses grandes œuvres internationales issues du protestantisme et/ou animées par lui.

Le culte : que devient-il s'il n'y a plus de rites (les "œuvres" pour Luther) ? Le rendez-vous des chrétiens au jour de la Résurrection (le dimanche) est un élément très fort de la foi commune. Le déroulement général des cultes conserve l'ordre des liturgies chrétiennes anciennes : louange, confession du péché, confession de foi, baptêmes, lectures bibliques, prédication, cène, intercession, bénédiction. La participation de l'assemblée se réalise dans la prière, l'annonce et l'écoute -de la Parole -, les sacrements, le chant. Dans les Églises de la Réformation, le chant a eu et conserve une importance par la qualité de la musique confiée souvent à des musiciens de renom et par les paroles qui reflètent les sentiments et les convictions vécues du peuple chrétien protestant au cours de son histoire et dans son actualité. De ce fait, il n'est jamais clos.

Le culte trouve toute sa force lorsqu'il fait suite à la culture biblique et la prière personnelles, à la mise en pratique de la Parole dans la vie courante. Il ne se ressource pas dans des rituels d'adoration, de vénération ni de dévotions, mais dans la Parole agissante, le chant, la prière.

Suite : Les Guerres de religion ; les Lumières ; la Modernité ; la Postmodernité et l'Hypermodernité actuelle.

Jacques Gruber

Suite : les grands titres : Les guerres de religion, la scolastique protestante ; Les Lumières, l'intelligence de la foi ; La Modernité, les libéralismes, les Missions ; Postmodernité et Hypermodernité